

« Malgré les pompeuses descriptions de certains voyageurs et des romanciers, la forêt équatoriale est essentiellement inhospitalière. Celui qui tenterait de s'engager dans l'inextricable enchevêtrement de branchages, de lianes, de racines, n'irait jamais bien loin. Il reculerait, vaincu par l'exubérante végétation, ou ne tarderait pas d'être accablé par les difficultés incessantes de la marche, par les exhalaisons d'un sol saturé de chaude humidité, par les atteintes mortelles de la fièvre. De toute nécessité, il faut donc suivre les cours d'eau serpentant sous l'épaisse feuillée, et près desquels se concentrent les populations que l'on rencontre dans ces régions malsaines.

« Depuis une semaine environ, nos canots descendaient le courant, à peine sensible, d'un affluent du Parou, lorsque nous débouchâmes dans une vaste clairière, ou plutôt dans une succession de clairières.

« Je débarquai pour explorer le terrain et chasser. J'emportais une excellente carabine et un solide revolver, armes dont je ne manquais jamais de me munir pendant mes courtes excursions. M'éloignant de quelques centaines de pieds et me dissimulant derrière les inégalités du sol, j'aperçus un buffle.

« C'était la première fois que je me trouvais en face de l'un de ces puissants ruminants, et je savais combien est dangereuse sa fureur bestiale.

« Le buffle fit quelques pas dans ma direction, releva audacieusement la tête et poussa un sauvage beuglement. Sans doute, il m'éventait.

« J'épaulai et tirai. Touché au poitrail, l'animal bondit sur place, mugit douloureusement et se précipita, du côté opposé où je me tenais à l'affût.

« Je m'élançai à sa poursuite et le suivis facilement en me repérant sur la trainée de sang qui rougissait les herbes et le sol. Après trois minutes d'une course folle, je constatai qu'il s'épuisait et que je gagnais du terrain. A tout prix, il fallait l'empêcher de pénétrer dans la forêt, car il eut été à jamais perdu pour moi. Cependant, il se jeta dans un fourré, près duquel coulait la rivière. Avançant précipitamment, je le vis appuyé contre un arbre, prêt à tomber.

« J'étais vainqueur ! M'approchant toujours, j'arrivai à proximité de l'animal que je dédaignai de frapper pour l'achever, et, machinalement, je posai ma main gauche sur sa croupe, afin de constater les dernières palpitations de son agonie.

« Soudain, je ressentis une douleur intense, atroce, à l'avant-bras. Il me semblait qu'un cercle d'acier l'étreignait et se rétrécissait sans cesse, dégageant la peau, aplatisant les muscles, broyant les os. Le buffle tomba et m'entraîna. Lâchant ma carabine, j'eus le temps d'empoigner une liane à portée de ma main droite et ne m'affaissai qu'à demi... Alors seulement j'eus conscience de ma situation, et tout mon sang se glaça dans les veines.

« Un énorme serpent venait de s'enrouler autour du ruminant, et l'un de ses replis avait saisi mon bras. J'étais prisonnier du reptile, qu'à la dimension de sa taille et à la couleur de sa peau, je reconnus pour un *sucuriu*, le plus grand et le plus fort boa de l'Amérique méridionale.

« J'étais terrifié et plongé dans une prostration voisine de l'évanouissement. Mon immobilité me sauva. Resserrant toujours ses anneaux pour malaxer sa proie afin de l'avalier plus facilement, le *sucuriu* promena sa tête sur le cou du ruminant et commença à l'engluier d'une salive fétide. Jetant un regard effaré autour de moi, j'aperçus ma carabine et me rappelai mon revolver... Retenant la respiration, lâchant la liane qui me servait de point d'appui, doucement, lentement, avec des précautions infinies, portant la main droite à ma ceinture, je saisis enfin mon arme, la dégageai de son étui et plaçai le doigt sur la gâchette.

« Malgré cet excès de prudence, le *sucuriu* entendit ou vit mes mouvements. Aussitôt il imprima un nouveau resserrement à ses anneaux, dressa presque verticalement la partie du corps non enroulée et, brusquement, approcha sa tête hideuse de ma figure.

« Jamais, tant que je vivrai, jamais je n'oublierai ces yeux flamboyants et glauques en même temps qui me regardaient avec une inexorable expression de férocité... Quel supplice !... L'affreux reptile darda sa



LE CHÊNE D'ABRAHAM, PRÈS DE HEBRAU (EN PALESTINE)

langue bifurquée entre ses lèvres rigides et ouvrit la gueule.

« Attendre une minute, que dis-je ? une seconde, et j'étais perdu... Promptement, j'avançai la main droite et déchargeai à bout portant mon revolver dans la tête du *sucuriu*, qui déroula soudain ses anneaux. Alors, je pus dégager mon bras endolori, ou plutôt rendu inerte par la pression subie. Sans perdre un instant, je m'éloignai de quelques pas.

« Abandonnant le cadavre du buffle, le serpent se tordit en mouvements contractiles désordonnés. Il se roulait, s'allongeait, se levait, ondulait, balayait le terrain de sa queue, se dressait contre les arbres, poussait des sifflements épouvantables. Sûrement, le projectile avait atteint la partie cérébrale du gigantesque ophidien, ou bien l'inflammation de la poudre l'avait aveuglé. Enfin, il se glissa dans un fourré de fougères et disparut.

« Attirés par la détonation, mes gens arrivèrent et je leur contai brièvement le drame dont j'avais été, bien malgré moi, l'un des principaux acteurs. Immédiatement, les Indiens recherchèrent le *sucuriu*, le trouvèrent gisant au milieu des hautes herbes et l'achevèrent en lui tranchant la tête.

« Je contemplai alors, non sans un sentiment d'effroi, mon terrible ennemi. Il mesurait vingt-huit pieds de longueur environ, et la peau était d'une richesse de couleur et de dessin remarquable.

JE TE DONNE CETTE ROSE

Nous habitons un grand appartement plein de choses étranges. Il y avait sur les murs des trophées d'armes sauvages, surmontés de crânes et de chevelures ; des pirogues avec leurs pagaies étaient suspendues aux plafonds, côte à côte avec des alligators empaillés ; les vitrines contenaient des oiseaux, des nids, des branches de corail et une infinité de petits squelettes qui semblaient pleins de rancune et de malveillance. Je ne savais quel pacte mon père avait fait avec ces créatures monstrueuses, je le sais maintenant : c'était le pacte du collectionneur. Lui, si sage et si désintéressé, il rêvait de fourrer la nature entière dans une armoire. C'était dans l'intérêt de la science ; il le disait, il le croyait ; en fait, c'était par manie de collectionneur.

Tout l'appartement était rempli de curiosités natu-

relles. Seul, le petit salon n'avait été envahi ni par la zoologie, ni par la minéralogie, ni par l'éthnographie, ni par la tératologie ; là, ni écailles de serpents, ni carapaces de tortues, point de flèches de silex, point de tomahawks, seulement des roses. Le papier du petit salon en était semé. C'étaient des roses en bouton, petites, modestes, toutes pareilles et toutes jolies.

Ma mère, qui avait des griefs sérieux contre la zoologie comparée et la mensuration des crânes, passait sa journée dans le petit salon, devant sa table à ouvrage. Je jouais à ses pieds sur le tapis, avec un mouton qui n'avait que trois pieds, après en avoir eu quatre, en quoi il était indigne de figurer avec les lapins à deux têtes dans la collection tératologique de mon père ; j'avais aussi un polichinelle qui remuait les bras et sentait la peinture : il fallait que j'eusse, en ce temps-là, beaucoup d'imagination, car ce polichinelle et ce mouton me représentaient les personnages divers de mille drames curieux. Quand il arrivait quelque chose de tout à fait intéressant au mouton ou au polichinelle, j'en faisais part à ma mère ; mais il est à remarquer que les grandes personnes ne comprennent jamais bien ce qu'expliquent les petits enfants. Ma mère était distraite. Elle ne m'écoutait pas avec assez d'attention. C'était son grand défaut. Mais elle avait une façon de me regarder avec ses grands yeux et de m'appeler « petit bêta », qui raccommode les choses.

Un jour, dans le petit salon, laissant sa broderie, elle me souleva dans ses bras ; puis, me montrant une des fleurs du papier, elle me dit :

— Je te donne cette rose.

Et, pour la reconnaître, elle la marqua d'une croix avec son poinçon à broder.

Jamais présent ne me rendit plus heureux.

ANATOLE FRANCE.

CONSEILS PRATIQUES

Les manches de couteaux en ivoire qui ont jauni avec le temps, redeviennent blancs, si on les frotte avec du papier de sable.

Par les temps d'humidité, alors qu'on ne peut donner autant d'air qu'on le voudrait aux appartements, il est bon de les assainir le plus tôt possible en brûlant soit du genièvre, soit du papier d'Arménie, soit du vinaigre ou du sucre.